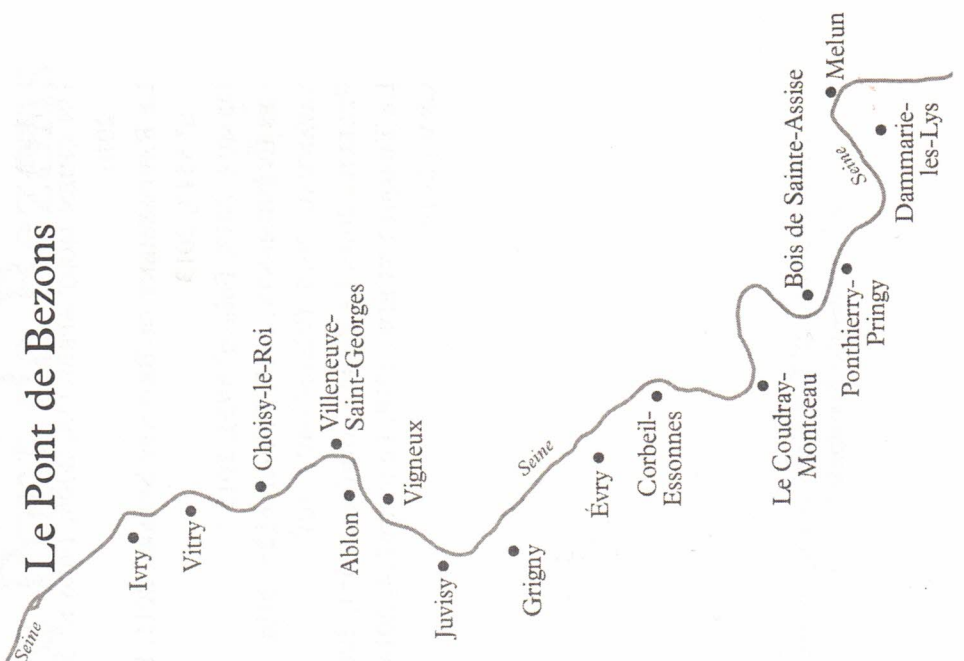


Le Pont de Bezons



DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA CLÔTURE, 2002, Folio n° 4067, 2004
CHRÉTIENS, 2003, Folio n° 4413, 2006
TERMINAL FRIGO, 2005, Folio n° 4546, 2007
L'HOMME QUI A VU L'OURS, 2006
L'EXPLOSION DE LA DURITE, 2007, Folio n° 4800,
2008
UN CHIEN MORT APRÈS LUI, 2009, Folio n° 5080,
2010
LE RAVISSEMENT DE BRITNEY SPEARS, 2011, Folio
n° 5543, 2013
ORMUZ, 2013, Folio n° 5934, 2015
LES ÉVÈNEMENTS, 2015, Folio n° 6123, 2016
SAVANNAH, 2015, Folio n° 6408, 2017
PELELIU, 2016, La Petite Vermillon n° 461, 2019
LE TRAQUET KURDE, 2018, Folio n°6724, 2019
CRAC, 2019

Jean Rolin

Le Pont de Bezons

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Les autres livres de Jean Rolin sont répertoriés
en fin de volume.*

aventures des gilets jaunes, me demandant comment leur mouvement pouvait se maintenir aussi longtemps avec des objectifs aussi vagues, ou aussi utopiques (faire subir à Emmanuel Macron le sort de Louis XVI), envisageant l'hypothèse de m'être complètement trompé sur sa nature. À 19h 30, j'ai regardé, de l'extérieur, le personnel du restaurant l'Esturgeon s'affairer dans la perspective du dîner, tandis que sur des voies de la gare de Poissy fermées pour travaux, des engins ferroviaires de chantier se déplaçaient lentement avec de sourds grincements. Vers 20 heures, je me suis rapproché, sans aller jusqu'à engager la conversation, de deux rastas et d'un rouquin (quant à lui non-rasta, du moins en apparence) en train de fumer des joints et d'écouter de la musique à l'extrémité du vieux pont, là où il s'interrompt brusquement : et de cet emplacement, dans la lumière encore vive en avril à ce moment de la journée, j'ai observé un des nombreux phénomènes inexplicables que j'aurai rencontrés dans le cours de mon entreprise. Car depuis ce moignon demeuré intact du vieux pont, on aperçoit, au sommet de la plus proche des quatre piles orphelines situées dans son prolongement, des bouteilles vides, une fois de plus, mais debout, et rangées avec un certain soin, ce qui paraît exclure qu'elles aient été

Ce soir-là, j'ai dormi à l'hôtel Ibis de la gare de Poissy. Bien entendu, j'ai tout d'abord été prendre la mesure des dégâts subis par la prison, dont l'enceinte extérieure, c'est exact, s'est écroulée, le long de l'avenue des Ursulines, sur quelques dizaines de mètres, inconvenant auquel des travaux sont en train de remédier. Dans la rue des Pêcheurs, perpendiculaire à celle de l'écroulement, le mur de la centrale est emprisonné tout du long dans un filet métallique aux mailles serrées. Et dans le fond se voient les deux tours de la collégiale où l'on nous assure que Saint Louis aurait été baptisé, tout comme je l'ai été moi-même à Carrières-sous-Bois.

De 18 à 19 heures, dans ma chambre de l'hôtel Ibis, j'ai suivi sur une chaîne d'informations en continu les derniers développements des

lancées, par exemple, depuis la position momentanément occupée par moi-même et par les rastas (à moins qu'elles n'aient été lancées par quelqu'un qui se serait entraîné toute sa vie pour parvenir in extremis à ce résultat). Mais d'un autre côté, et bien qu'il s'agisse à tout prendre de l'explication la plus vraisemblable, on voit mal comment les gens qui ont vidé toutes ces bouteilles ont pu au préalable escalader cette pile, isolée au milieu des eaux et n'offrant que peu de prises, et a fortiori comment ils ont pu, ivres comme ils devaient l'être, en redescendre. Plus tard dans la soirée, et cette fois dans une quasi-obscurité, j'observerai encore qu'un couple de bernaches du Canada s'est établi, et vraisemblablement a fait son nid, sur le sommet aplati de la même pile, indifférent au risque que fera courir à sa progéniture cette collection de bouteilles vides. À la nuit tombée, les eaux de la Seine semblent figées dans une complète immobilité, comme de la gelée, bien que la vie mystérieuse des poissons, et d'autres créatures aquatiques, fasse naître en surface des ronds qui vont s'élargissant.

Le dimanche 21 avril, jour de Pâques, après avoir partagé la salle du petit déjeuner, à l'Ibis, avec une troupe nombreuse de Chinois, j'ai traversé la Seine à 7 heures précises, alors que la lune, en aval

du pont, se tenait exactement au-dessus de l'îlot Blanc – enfin de l'île inhabitée et touffue qui porte ce nom sur les cartes –, tandis qu'en amont le soleil se levait, glorieusement, à l'arrière-plan de l'usine PSA, découpant à contre-jour la haute silhouette de son château d'eau.

Sur la rive droite de la Seine, un panneau, le premier de ce genre que je rencontrais, indiquait qu'en « distances navigables » Paris se trouvait déjà à quelque 74,71 kilomètres et Le Havre près de quatre fois plus loin. Un autre panneau, cette rive en étant décidément très prodigue, assurait que le quartier de la Reine-Blanche, où l'on se trouvait, devait son nom « à la croyance selon laquelle Blanche de Castille y aurait accouché du futur Louis IX », et un troisième et dernier panneau expliquait comment un square minuscule, en bordure du chemin de halage, avait été dédié par la ville de Carrières-sous-Poissy, où elle habitait au moment de sa mort, à Clarissa Jean-Philippe, la policière assassinée le 8 janvier 2015 par Amedy Coulibaly.

« Le monde de la poule d'eau est un monde toujours au présent, et généralement empli de joie », écrit en 1940, dans son *Waterhen's Worlds*, l'ornithologue britannique Eliot Howard, cité par Romain Bertrand dans *Le Détail du monde* (Seuil, 2019).

Personnellement, plus j'observe leur comportement, comme je le faisais encore ce matin-là depuis une plateforme aménagée au-dessus d'un étang au bord duquel, dans les roseaux, un cygne couvait sur son nid, et plus je suis enclin à partager cette opinion d'Eliot Howard au sujet des poules d'eau (tandis que je me trouvais seul sur cette plateforme, d'autre part, au-dessus de l'étang sur lequel flottait encore un reste de brume, mes jumelles pendant à mon cou, tenant d'une main un carnet et de l'autre un stylo, j'eus le sentiment, pendant un temps heureusement très bref, de ressembler trait pour trait à un de ces militaires généralement âgés, coiffés de hautes casquettes et le visage illuminé par un large sourire, qui sans jamais lâcher, eux non plus, leur carnet ou leur stylo, afin de ne pas risquer que se perde une seule de ses paroles, accompagnent Kim Jong-un, le leader nord-coréen, dans chacun de ses déplacements).

Quelle chose que Kim aurait aimé voir, surtout si je l'avais accompagné pour prendre des notes, c'est cette espèce de camp de pêche – un de plus – sur lequel je suis tombé peu après. Situé à l'embouchure d'un lac de sablière succédant à celui de la Vieille-Ferme, et contrairement à lui communiquant par une passe avec la Seine, ce camp n'avait

pas été dressé cette fois-ci par des Belges, mais par de jeunes Roms, autant que je puisse en juger, et donc vraisemblablement à des fins qui n'étaient pas seulement récréatives. Leur installation se composait d'une tente Quechua équipée d'un auvent, d'un barbecue, d'un feu qui sans doute avait brûlé une partie de la nuit et dont les cendres étaient encore rougeoyantes, enfin d'une douzaine de cannes à pêche disposées à intervalles réguliers sur le rivage et surveillées par quatre jeunes hommes peu bavards. Comme un dispositif du même genre, autour d'une autre tente, avait été déployé sur la rive opposée du plan d'eau, il s'agissait apparemment d'une entreprise d'envergne : et qui peut-être, si j'avais été capable d'en apprendre un peu plus à ce sujet, aurait fait ressortir la place de la pêche en rivière dans l'économie nomade des Roms. Insoucieuses des menaces que les pêcheurs font peser sur elles, pendant ce temps, des carpes ou des brèmes – à la seule vue, et encore à travers une haie, des remous qu'elles engendrent, je ne peux déterminer s'il s'agit de l'une ou l'autre espèce –, enfin de gros poissons, se livrent à une sorte de ballet aquatique au pied de la digue, plantée de saules, séparant l'étang du Port-Saint-Louis de celui de la Vieille-Ferme. Il me revient alors qu'autrefois, quelqu'un

m'avait expliqué que les brèmes, au printemps, se gorgeaient de chatons de saules au point d'en crever parfois d'indigestion : une histoire dans laquelle il n'y a sans doute pas un mot de vrai.

Ce paysage modelé jadis par les cultures maraîchères, puis par l'extraction du sable ou du gravier, atteint son plus haut degré de perfection, de mon point de vue, tout au long du chemin des Gilbertes, entre l'avenue Vanderbilt à Carrières-sous-Poissy et le chemin des Gravières à Triel, et par la suite jusqu'à la jonction de celui-ci avec le chemin de la Californie. Ça commence par un passage étroit entre un fouillis de ronces – d'où émerge, incongrue, une pancarte « baignade interdite », datant d'une époque où l'eau devait venir jusque-là – et ce qui ressemble au mur d'un jardin, tantôt moussu, tantôt couvert de lierre. Là où ce mur s'interrompt, le chemin étant désormais bordé de part et d'autre par une clôture grillagée, le terrain présente un relief accidenté qui ne doit rien à la nature et tout à l'exploitation des gravières. Parmi d'instables collines de sable ou de granulats, les convoyeurs à bande, réduits à l'immobilité en ce dimanche de Pâques, ressemblent à des machines de siège prêtes de remparts à battre en brèche et mises au rebut. Juste avant que le chemin des Gilbertes ne

se jette dans celui des Moines, par lequel il rejoint le chemin des Gravières, il longe l'un des deux petits côtés d'un bassin en forme de trapèze, que ses bords abrupts et l'opacité de ses eaux vertes désignent comme très propice à la noyade. À travers le grillage qui en interdit l'accès, on perçoit les mouvements incessants d'oiseaux pâles, presque diaphanes, au vol rapide et vacillant, qui s'avèrent être des hirondelles de rivage : lesquelles nichent en colonie dans des trous qu'elles ont elles-mêmes creusés dans la berge, haute de plusieurs mètres, que surplombe le chemin des Gilbertes. Mais c'est du sentier perpendiculaire à ce dernier, et longeant l'un des grands côtés du trapèze, que cette activité des hirondelles est le plus facile à observer ; et c'est également sur ce sentier qu'un jour de juin 2018 – jour marqué d'ailleurs par une abondance de lapins confinés au pullulement, croissante au fur et à mesure que la lumière déclinait et atteignant son paroxysme, à la tombée de la nuit, sur le bas-côté de la départementale 190, jusque sur le rond-point qui marque l'entrée dans Triel –, c'est sur ce sentier qu'un jour de juin 2018, en compagnie de Celui-des-ours, nous avons dû enjamber le corps d'un de ces animaux proprement décapité (non moins que le pigeon de la pointe de l'île Saint-Étienne à Melun), quelle qu'ait

été cette fois la cause d'un accident aussi étrange. Quand on marche sur le chemin des Gravières – en fait une véritable route – vers son intersection avec le chemin de la Californie, on ne peut manquer de remarquer au moins deux choses : sur la droite, au loin, les bâtiments d'une usine de traitement des eaux usées, et sur la gauche un nouvel étang, avec au premier plan, dans une prairie ensauvagée et fleurie, les ruines d'une longue maison d'un seul niveau. Dans le voisinage de cette ruine, un rosignol – le premier de la saison, lui aussi – se fait entendre : un rosignol dont on ne saurait écrire, aujourd'hui, comme Maupassant dans *Une partie de campagne*, sa nouvelle déjà citée, qu'« il lançait des trilles et des roulades, puis filait de grands sons vibrants qui emplissaient l'air et semblaient se perdre à l'horizon, se déroulant le long du fleuve et s'envolant au-dessus des plaines, à travers le silence de feu qui appesantissait la campagne ».

Au point où le chemin de la Californie, afin de rejoindre la départementale 190, s'éloigne du chemin des Gravières, il commence par longer un nouvel étang, ou une nouvelle mare, entouré d'un grillage sur lequel on peut lire qu'il s'agit d'un « chantier interdit au public ». De la tranquillité de ce lieu, sans doute provisoire à en juger par les mon-

tagnes de déblai qui le jouxtent, plusieurs espèces d'oiseaux ont tiré parti pour s'installer, y compris un couple de cygnes qui a bâti son nid sur un terrain nu en bordure du plan d'eau. On remarque des bernaches du Canada – dont la prolifération constitue désormais un véritable fléau –, des foulques, des mouettes rieuses, un couple de tadornes de Belon et une petite bande de vanneaux huppés. Ce rassemblement a été jugé assez intéressant, par un trio d'ornithologues amateurs, pour planter en bordure du chemin une longue-vue montée sur son trépied et braquée sur la mare. Composé de deux hommes et d'une femme, le trio ne répond que laconiquement à mon salut – sans doute afin de prévenir toute question relative à ce qu'ils sont en train d'observer –, après que celui qui paraît occuper dans le groupe une position de leader a considéré avec dédain la paire de médiocres jumelles, des Nikon, que je porte autour du cou (à vrai dire je possède aussi une paire de Leica, mais je n'ai pas voulu l'exposer dans une entreprise aussi hasardeuse). Peut-être en userais-je de la même façon si les rôles étaient inversés, tant il est vrai que l'on n'a pas envie d'être dérangé lorsqu'on est en train d'observer des oiseaux. Surtout des oiseaux rares. Car c'est ici que les choses se corsent. De retour chez moi,

en consultant un site spécialisé, je découvrirai en effet que quelques jours auparavant un vanneau sociable, une rareté, a été observé, au milieu d'un groupe de très ordinaires vanneaux huppés, « dans une petite gravière de la vallée de la Seine près de Saint-Martin-la-Garenne ». Or Saint-Martin-la-Garenne, une commune située sur la rive droite en aval de Mantes, ce n'est pas bien loin de Triel, à vol d'oiseau ; cependant qu'« une petite gravière », c'est un milieu très semblable à celui au bord duquel le trio avait planté sa longue-vue. Et qu'étaient-ils en train d'observer, lorsque je les ai rencontrés ? Apparemment, une troupe de vanneaux huppés. Au sein de laquelle, j'en suis maintenant persuadé, devait se trouver le vanneau sociable, que j'ai été quant à moi incapable de distinguer de ses cousins huppés. Et même s'il ne s'y trouvait pas, c'est certainement lui que les trois ornithologues amateurs recherchaient – l'ayant eux-mêmes observé, ou sachant qu'il l'avait été, quelques jours auparavant, dans un lieu assez semblable et peu éloigné –, avec une fébrilité qui explique peut-être la froideur qu'ils m'ont témoignée. Ce qui donne une certaine consistance à ces conjectures, c'est que l'article susmentionné, sur le site spécialisé, est illustré par une photographie d'un vanneau sociable, en compagnie

de vanneaux huppés, pour laquelle sont remerciées trois personnes, deux hommes et une femme, soit exactement la composition du trio que j'ai croisé. Et ce qui ressort de tout cela, principalement, c'est qu'en ce dimanche de Pâques j'ai peut-être observé un vanneau sociable sans le savoir.